

L'Entente Cordiale

Toutes les lettres et communications doivent être adressées

ENTENTE CORDIALE, DUNKERQUE

Les manuscrits ne sont pas rendus.

Abonnement, un an 6 fr.

Dix Centimes le Numéro

Franco English Journal.

Circulating throughout France & England

Directeur : Louis LIGER Junior

All letters and communications should be addressed to :

ENTENTE CORDIALE, DUNKIRK.

Manuscripts are not returned.

Yearly Subscription 5/-

Price One Penny

L'ENTENTE CORDIALE n° 25 du 27 janvier - 2 février 1906

- quelques extraits choisis -

page 1 : la guerre

L'année 1906, sera-t-elle ou non affligée de ce fléau qui s'appelle la guerre? Telle est la troublante question qui se pose, surtout en France, et à laquelle il est impossible de répondre... Ce n'est pas d'ailleurs, ici, qu'on peut discuter une éventualité qui dépend surtout de considérations politiques. On a seulement le droit de se demander ce qui arriverait, au point de vue des intérêts économiques si la guerre éclatait. Un des côtés de cette intéressante question est envisagée par un collaborateur du Bulletin des Halles et Marchés. Notre confrère rappelle que les contrats d'assurance maritime contiennent tous une clause visant le risque de guerre. Puis il examine ce qui arriverait si l'Angleterre et l'Allemagne entraient en lutte en mer. Il réduit encore le champ de son étude en limitant ses observations à la route de l'Atlantique.

Entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne, il y aurait d'abord une première différence de conséquences résultant de la différence des contrats :

« Les ventes en Allemagne sont assurées ou réassurées, dans la majeure partie des cas, par des Compagnies anglaises ou américaines qui supporteraient les pertes résultant des hostilités " au lieu et place " des négociants importateurs allemands. Par contre, les acheteurs anglais qui font courir les risques maritimes par leurs Compagnies nationales ou par les grandes Compagnies américaines ou anglo-américaines, subiraient sans doute le contre-coup des pertes énormes résultant pour ces Compagnies des hostilités sur mer, sous la forme de procès et d'ennuis de toutes sortes que ces dernières ne manqueraient pas de leur intenter et de leur créer. Les pertes seraient énormes, on peut se le figurer aisément, pour les assureurs, et malgré les réserves formidables accumulées en temps de paix, on peut supposer que les ruines s'accumuleraient. »

Une guerre maritime entre l'Angleterre et l'Allemagne, ajoute notre confrère, serait désastreuse pour les deux peuples. Habités à importer la plus grande partie des matières d'alimentation, nos amis les Anglais n'ont que peu ou point de stocks, en céréales notamment. Or, les Allemands s'efforceraient de couler, de confisquer, d'anéantir, en un mot, les chargements à destination de la Grande-Bretagne :

Ce serait pour elle la disette, voire la famine, jusqu'au complet rétablissement des communications, et même pendant un assez long temps après.

On renonce à décrire les horreurs d'un tel fléau !

Les centres industriels où le paupérisme est déjà si développé en temps de paix, parmi les populations ouvrières, seraient tout particulièrement atteints.

Les autres matières alimentaires, le bétail, le beurre, la volaille, etc., feraient complètement défaut pendant une certaine période à compter de l'entrée en campagne. Les victuailles de

toute sorte atteindraient d'ailleurs, des prix fabuleux et hors de proportion avec le pouvoir d'achat de la classe ouvrière, ou même de la petite bourgeoisie. Les industries du vêtement, de l'ameublement, les chantiers de navires subiraient, eux aussi la répercussion de cet état de choses.

Pour l'Allemagne, la situation serait différente, son commerce des grains ne subirait, du fait de la guerre en elle-même, que relativement peu de pertes, puisque les Anglais et les Américains - par leurs assureurs - seraient responsables des chargements anéantis, sauf recours contre le Gouvernement impérial dans des cas déterminés. Les importateurs allemands auraient cependant, du fait de la non-livraison à leurs acheteurs de l'intérieur, quelques indemnités à payer, sauf clause du « risque de guerre » dans les contrats du continent, qui la contiennent en général.

Le degré de bien-être des populations allemandes pris dans leur ensemble, étant moindre que celui du peuple anglais, considéré, en général, Il est probable qu'elles souffriraient relativement moins des suites de la guerre ; mais l'Empire serait atteint dans sa vitalité ; son commerce, son industrie, sa marine marchande seraient anéantis, et il lui faudrait de longues années pour reprendre sa situation actuelle.

En somme, il y aurait, des deux côtés, des ruines lamentables. Espérons qu'on n'aura pas lieu de vérifier la justesse des prédictions de notre confrère.

page 1 : Pour nos filles

En dehors de métiers manuels, d'ailleurs pénibles et insuffisamment rétribués, les femmes trouvent difficilement à gagner leur vie en France. Rares sont les professions qui leur assurent une existence honorable, Aussi bien les jeunes filles, à notre époque, placent-elles toutes leurs espérances dans le mariage. Celles qui ne le trouvent pas ou qui répugnent à une union mal assortie, aboutissent à une sorte de domesticité déguisée, en devenant lectrices ou demoiselles de compagnie. Ce sont celles que leurs familles ont élevées comme on élève encore les jeunes filles, en leur enseignant un peu de tout, sans rien leur apprendre. Quelques-unes, mieux armées, prennent des diplômes, abordent des carrières d'hommes, deviennent des Institutrices, des professeurs de lycées, des docteurs en médecine ou en droit. Elles constituent des exceptions. D'autres vont vers le chant, la musique, le théâtre, les arts, mais le plus grand nombre, semblable à la majorité des Français borne ses ambitions à devenir de petites fonctionnaires : elles s'enferment dans un bureau, s'étioleront derrière un guichet, ou coifferont le casque des téléphonistes.

Je voudrais indiquer une profession nouvelle, si j'ose dire, aux nombreuses jeunes filles ou jeunes femmes que la vie n'a pas favorisées, mais qui possédant ces belles qualités si développées chez la femme française, la bonté, la pitié, le dévouement, la grâce, songeraient simplement à les utiliser en soignant les malades.

Si elle se recrutait comme je l'entends, la carrière d'infirmière est une de celles qui devraient le plus tenter la catégorie des femmes pour laquelle j'écris aujourd'hui. Il ne saurait malheureusement en être ainsi, tant que les pouvoirs publics n'auront pas pris les mesures indispensables pour relever le niveau d'une profession qui devrait être parmi les plus nobles.

Il n'entrera jamais dans mes intentions de vouloir systématiquement critiquer et déprécier le personnel plein de dévouement qui dessert les salles de nos hôpitaux. Chargé en partie de leur instruction, j'aime et j'estime ces braves filles pleines de qualités naturelles et d'une bonne volonté incroyable, dont je suis les efforts depuis bientôt 12 ans, et si je prends aujourd'hui la parole, c'est dans le but de les défendre et de voir leur sort se transformer, mais il y a des vérités à dire et une situation lamentable que je n'hésiterai pas à faire connaître pour qu'on puisse y apporter remède.

Comment une jeune fille pauvre, mais appartenant à une famille respectable, accepterait-

elle de vivre dans les milieux hospitaliers, de coucher dans les dortoirs mansardés et sans air que lui offre l'administration, sans un coin où elle soit chez elle, où elle puisse se réfugier pour changer de vêtements, écrire une lettre, loin d'une promiscuité gênante et malsaine. L'infirmière, dans les hôpitaux parisiens n'a même pas ce qu'ont les bonnes des maisons bourgeoises : le refuge d'une chambre au sixième où elles se retirent leur service terminé.

Et quelle nourriture ! Des mets grossiers, grossièrement servis dans de lourdes assiettes écaillées, posées sur le bois graisseux de tables sans nappes. A vivre tout le jour dans des salles généralement surencombrées de malades et à dormir la nuit dans des dortoirs où l'on respire une atmosphère méphitique ces pauvres jeunes filles ne tardent pas à tomber dans une anémie profonde.

La tuberculose trouve dès lors en elles une proie facile et exerce dans leur milieu d'effroyables ravages. Et que l'on ne nous dise pas que ce sont là les risques de la profession : le personnel des hôpitaux anglais, bien logé, bien nourri, bien vêtu, avec des heures de repos et de sortie quotidiennes est presque complètement épargné par le terrible fléau. La tuberculose résulte de la misère physiologique, du surmenage et de l'encombrement, conditions qui se trouvent réalisées au plus haut point dans la classe des infirmières de nos hôpitaux.

Quel est le personnel qui pourra s'adapter à des conditions de vie aussi basses ? Le Dr Bourneville, l'admirable apôtre de la laïcisation, nous donne la réponse : « Un ouvrier sans travail, écrit-il, appartenant à n'importe quelle profession, se présente dans un hôpital où il existe des vides dans le personnel : on le prend comme infirmier. Il en est à peu près de même pour les femmes. Des Bretonnes, des Franc-Comtoises, désirent trouver quelque temps de l'occupation à Paris : elles considèrent les hôpitaux comme des espèces d'auberges, d'hôtels meublés... Elles se présentent, on a besoin d'infirmières on les prend sans se préoccuper de ce qu'elles savent ».

Sous l'impulsion de Bourneville qui en signalant le mal a proposé le remède, l'administration a essayé de réagir, mais il faudrait tout changer édifier des bâtiments spéciaux et elle manque d'argent, aussi s'est-elle contenté de demi-mesures qui ont surtout porté sur l'instruction des élèves. Il est certain que faire des cours ou des démonstrations à des gens qui possèdent une instruction à peine élémentaire ne sert pas à grand chose. La base manque puisque le recrutement originel est impossible.

Avec ou sans diplômes, les infirmières qui consentiront à vivre en dortoirs, ne pourront être que de pauvres mercenaires négligées de tenue, sans éducation première, incapables de faire sentir une autorité bienfaisante aux malades, avec qui elles fraternisent et qu'elles tutoient la plupart du temps. Comment pourraient-elles comprendre la beauté d'un rôle qui exige des sentiments de délicatesse et des qualités de dignité morale et physique, qu'elles ne peuvent pas posséder ?

Je sais que M. Mesureur se préoccupe fort de cet état de choses, et nous pouvons beaucoup attendre de son intelligente initiative, si on met à sa disposition les fonds nécessaires. Il projette de fonder l'école centrale d'infirmières qui serait installée à la Salpêtrière. En attendant, tandis que l'administration de l'Assistance publique française n'a que le personnel qu'elle peut avoir dans l'état actuel des choses, les autres pays d'Europe, l'Amérique et le Japon, ont pour ainsi dire atteint la perfection, en adoptant les idées d'une femme de génie qui fut l'unique créatrice de la carrière professionnelle des gardes-malades. J'ai nommé Miss Florence Nightingale.

Cette femme de l'origine la plus distinguée, se persuada de bonne heure qu'il fallait joindre aux qualités de dévouement que possédaient les sœurs des hôpitaux, des connaissances techniques incompatibles avec l'esprit monastique. Lors de la guerre de Crimée, le gouvernement Anglais lui confia le soin d'organiser ses ambulances et la seule intervention du personnel dirigé par la « Dame en Chef » comme l'appelaient les soldats, suffit pour abaisser la mortalité dans les ambulances anglaises de 60% à 2,21 %. Admirable victoire remportée par cette fille jeune, belle et riche, ayant tout pour vivre agréablement, et qui adopta de gaîté de cœur, une vie de sacrifice et de renoncement prodigieusement féconde en résultats pratiques.

De tels faits se passant à portée de nos chefs d'armée en Crimée n'apportèrent en France

aucun enseignement, tandis qu'en Angleterre ils devinrent le point de départ d'une transformation totale du système hospitalier, sous l'influence de Miss Nightingale. Une souscription publique lui apporta en hommage de reconnaissance 1.250.000 fr. avec lesquels elle put fonder une école de nurses (c'est le nom des infirmières en Angleterre) dont le fonctionnement régulier commença en 1860.

L'œuvre a magnifiquement prospéré depuis et partout la nurse Anglaise fait prime, même en France, où elle est fort appréciée par la clientèle des malades riches.

Les jeunes filles des classes bourgeoises, intelligentes, souvent aristocratiques, entrent dans le nursing et acceptent avec enthousiasme les conditions d'une existence de labeur qui dure de longues années, mais qui possède un côté pratique, attrayant et éminemment utile.

Avant de devenir une *trained nurse*, la jeune fille qui entre dans la carrière, doit passer par une série de grades. N'est pas admis qui veut : il faut satisfaire à certaines conditions de santé, d'honorabilité, d'instruction et d'âge.

Une fois acceptée, l'élève nurse, s'emploie à toutes les besognes pendant un stage qui dure 3 ou 4 ans. Diplômée, elle est attachée à une salle, sous la direction d'une surveillante. La surveillante relève elle-même de la directrice générale de l'hôpital ou « Matron ».

Les nurses anglaises ont une vie essentiellement hygiénique : repos, sorties quotidiennes, nourriture excellente, vêtements clairs, facilement lavables, etc. Elles possèdent chacune leur chambre, prennent leurs repas dans des salles à manger confortables, où elles sont servies par des domestiques, ont des salles de réunion où elles peuvent lire, écrire, prendre le thé, recevoir leurs visites.

L'institution jouit de la protection des plus hautes personnalités du Royaume et de la Reine, tous les ans, admet les nurses à l'honneur de lui être présentées.

Des souscriptions particulières énormes, alimentent chaque année le budget des écoles de nurses et ce n'est que justice, car elles ont transformé l'atmosphère des hôpitaux, en changeant les conditions normales du malade qu'elles entourent de soins attentifs, mettant dans sa vie qui serait lugubre sans elles, le spectacle de jolies choses, fleurs, tableaux, oiseaux, l'accompagnant partout, jusque dans la salle d'opérations avec leurs vêtements clairs et gais, le veillant la nuit, l'assistant jusqu'à son dernier soupir d'un visage ami et compatissant.

N'est-il pas déplorable d'être obligé de se tourner vers un autre pays pour y chercher des éléments qui ne sauraient être supérieurs à ceux que nous pourrions trouver chez nous, si l'on se donnait la peine de les découvrir et de les utiliser.

L'Assistance publique tâtonne et s'efforce sans enthousiasme, de donner de maigres satisfactions à des opinions qui commencent à se manifester, mais le mal ne pourra être conjuré que le jour où plutôt que de fonder une nouvelle école elle assurera son recrutement en transformant les conditions de l'existence matérielle de son personnel dans tous ses hôpitaux sans exception, et ce jour n'est pas prêt de luire, car il faudra beaucoup d'argent.

En attendant, il appartient à l'initiative privée de faire appel à toutes les bonnes volontés pour ébaucher l'œuvre qui ne pourra avoir toute son ampleur que lorsque les hôpitaux se décideront à suivre le mouvement.

Nous dirons, dans un prochain article, les moyens que nous comptons proposer pour grouper et instruire tous les ans un nombre limité de ces jeunes filles ou femmes françaises, rayonnantes d'intelligence, de bonté, de grâce et d'idées généreuses, qui ne tarderont pas à égaler les nurses anglaises, si elles veulent apporter dans leurs fonctions le sérieux, l'esprit de suite, de discipline, de dignité et de haute conception du devoir que l'on trouve chez leurs sœurs d'Outre-Manche.

Ce petit noyau de nurses françaises, montrera la voie à d'autres qui voudront à leur suite entrer dans une carrière honorablement recrutée, où la besogne sera noble et attrayante, où elles feront véritablement un métier de femme et qui assurera une vie indépendante et fière.

DR J.-S. DAURIAC

page 2 : La crémation en Angleterre.

En Angleterre, comme en France, les progrès du système d'incinération des corps sont des plus lents.

Le nombre des cadavres livrés aux fours crématoires fut de 475 en 1903 ; de 566 en 1904 ; de 600 en 1900. Le nombre des établissements d'incinération s'est élevé de 9 à 12.

page 2 : Le Méridien

Nous sommes à la veille - et c'est encore un peu l'un des résultats de l'Entente Cordiale - d'adopter le méridien de Greenwich, qui, dans le monde, est beaucoup plus usité que le méridien de Paris.

D'ailleurs, les deux méridiens n'ont qu'une différence de 8 minutes. L'heure légale en France deviendra donc l'heure du méridien de Paris retardée de 8 minutes, et ce sera en même temps l'heure de l'Europe occidentale. Cette réforme, qui est très prochaine, est réclamée à la fois par les géographes, les géologues et les marins.

Souhaitons maintenant, en juste compensation, que notre amie l'Angleterre adopte bientôt notre système métrique, qui, à son tour, est presque aussi usité que son méridien de Greenwich.

Après tout, si notre méridien n'a pas su se faire mieux apprécier des connaisseurs, il n'a que ce qu'il mérite.

page 2 : Ce que disent les Ongles des Rois

Il y a deux siècles, les Casanova, les Cagliostro étaient fort bien accueillis par les souverains qui les comblaient parfois d'honneurs et d'argent. Actuellement, les grands de ce monde ne dédaignent pas de livrer leur main aux regards investigateurs et indiscrets des chiromanciens, quoique ceux-ci, comme on le verra plus loin, ne soient pas toujours très flatteurs dans leurs conclusions.

Un « liseur de mains » des plus notoires a, tout récemment, tiré les déductions suivantes de l'examen de l'ongle du pouce chez quelques « portescéptre » européens.

D'après ce sorcier très « modern style », un ongle du pouce d'une longueur dépassant la moyenne est l'indice, chez l'homme, d'une intelligence supérieure et de qualités morales tout à fait hors pair ; chez la femme, de tendances artistiques très accentuées et d'un vif penchant au plaisir, ou plutôt... aux plaisirs ! quels qu'ils soient.

Or, si l'empereur d'Allemagne a la main plutôt fine, son pouce est trop court et l'ongle, court, plat et incolore, décèle sûrement quelque... « fébrilité cérébrale », pour ne pas dire plus !

L'empereur d'Autriche a la main forte et quelque peu vulgaire ; mais les ongles sont superbes, d'une blancheur nacré, et de plus extraordinairement bombés et incarnés, signe de haute lignée et de tendances aristocratiques.

Le jeune roi d'Italie a l'ongle du pouce en spatule, ce qui indique « méfiance et férocité ».

Quant à feu la reine Victoria, elle différait de tous les autres souverains par ce fait que ses deux pouces étaient totalement dissemblables ; ce qui signifie, paraît-il : « Borné et longévité »

Enfin, la petite reine Wilhelmine de Hollande a une main forte et ordinaire ; les ongles sont courts, à peine bombés et de forme commune.

Certains ongles présentent parfois de petits points blancs, tranchant sur le fond rosâtre ; une tradition perpétuée chez les enfants fait de chacune de ces petites taches un stigmat

révélateur d'un mensonge ou d'un « gros » péché !

On serait curieux de connaître le souverain le plus menteur de tous !!!

page 3 : PENSÉES MORALES

Pour ne pas se plaindre de ce que l'on souffre, il suffit de se rappeler ce que l'on mérite.
(Saint Cyprien)

L'homme passe sa vie à raisonner sur le passé, à se plaindre du présent, à trembler pour l'avenir. (Rivarol)

Les hommes de génie de tous les pays sont faits pour se comprendre et pour s'estimer.
(Madame de Staël)

La nature n'est que le miroir de notre âme ; quand tout y est sombre, l'azur céleste se change en voûte funèbre. (Anonyme)